

Non, les enfants ne sont pas trop jeunes pour entendre parler de la pauvreté

Dans une série d'albums pour enfants, l'économiste du développement Esther Duflo, prix Nobel d'économie, adapte pour les jeunes lecteurs les thèmes de son livre "Repenser la pauvreté". Entretien autour de ce projet éditorial destiné à sensibiliser les enfants et leurs parents aux inégalités.

Nilou n'arrive pas à suivre à l'école, alors elle fait l'école buissonnière... Afia a attrapé le paludisme, mais le pharmacien du village a falsifié les médicaments... Pour aider leurs familles, Neso et Najy doivent partir travailler en ville... L'économiste du développement Esther Duflo, avec l'illustratrice Cheyenne Olivier, a décliné les thèmes abordés dans son ouvrage *Repenser la pauvreté* (coécrit avec Abhijit V. Banerjee) dans une série de dix albums pour enfants. Les cinq histoires parues ce mois-ci, et les cinq autres à paraître en septembre 2023, sont assorties chacune d'un texte documentaire à l'intention des adultes : un bon moyen d'établir le dialogue et d'échanger entre générations.

Est-ce qu'adapter "Repenser la pauvreté" pour de jeunes lecteurs a été compliqué ?

Non, ça a été plutôt un processus extrêmement agréable pour moi. C'était la première fois que j'écrivais non seulement pour les enfants, mais aussi de la fiction. Mais j'avais déjà utilisé la narration pour faire passer des idées : dans *Repenser la pauvreté*, mais aussi *Économie facile pour des temps difficiles*, il y a des histoires qui nous sont arrivées à nous et d'autres à des gens que l'on a rencontrés. Et, bien souvent, le lecteur se souvient mieux de ces histoires que du reste. J'avais donc déjà vu le pouvoir de la narration pour illustrer une idée. Cela dit, j'espère que nos histoires se tiennent d'elles-mêmes, indépendamment de ce qu'elles peuvent apporter de pédagogique : il y a des rebondissements, ça ne se termine pas forcément comme on s'y attendait...

Est-ce que l'ordre de parution des dix titres a une importance ?

Ça ne suit pas exactement les thèmes de *Repenser la pauvreté*, mais l'ordre de parution a quand même un sens. Il était plus facile d'entrer dans un monde avec un personnage : la petite Nilou est un peu le fil conducteur de toute la série car, bien que les livres soient centrés sur un personnage différent à chaque fois, elle est toujours là, et elle est l'héroïne du premier et du dernier livre. D'autre part, pour introduire la série, le sujet de l'éducation était d'un intérêt immédiat pour les enfants. Cela étant, dans *Repenser la pauvreté*, on trouve aussi dès les premiers chapitres les problématiques de l'éducation, de la santé, et celle de ne pas avoir assez à manger... Une fois que ces bases-là sont posées, à savoir celles des problèmes « individuels » (même si l'individu est toujours dans un cadre), on se pose des questions d'action collective, comme la politique de l'environnement, les catastrophes naturelles et l'assurance, etc.

Vous avez travaillé simultanément texte et illustrations ?

Pour chaque livre, il y a d'abord un petit scénario d'une page environ, que l'illustratrice Cheyenne Olivier transforme, découpe en 32 pages. C'est là qu'on se rend compte du rythme, de la durée des séquences. Ensuite, on commence à construire les images, d'abord de manière très générale, puis jusqu'aux moindres détails. Mais en recevant les textes, Cheyenne repose également des questions qui vont modifier l'histoire... Les illustrations sont essentielles dans ces albums car elles sont gaies, colorées et pleines de détails auxquels on peut s'accrocher indifféremment. On y montre la pauvreté de manière ni idéalisée ni misérabiliste.

Est-ce que la présence d'un texte pour les parents en fin d'album s'est imposée tout de suite ?

Non, mais Céline, notre éditrice, nous a convaincues que c'était important pour les parents de s'appropriier l'objet afin de guider la conversation avec leurs enfants. Que ça les rassurerait, aussi, sur ces sujets que souvent ils ne connaissent pas : dans le discours documentaire, on apporte d'autres informations qui vont pouvoir dialoguer avec la partie fiction. Et, pour être honnête, cela permet aussi aux parents qui ne se seraient jamais intéressés à ces sujets-là de s'ouvrir à ces problématiques.

.../...

.../...

Dans leur quotidien, les enfants occidentaux sont de plus en plus confrontés à la grande pauvreté. Est-ce qu'il n'y a pas matière à leur parler aussi de la pauvreté dans les pays riches, et des solutions possibles ?

Sûrement, mais ce n'est pas mon sujet, donc il faudrait que ça soit quelqu'un d'autre qui le fasse. Autant, pour les adultes, je pourrais écrire sur des sujets qui concernent la France ou les États-Unis alors que ce n'est pas vraiment mon domaine – mais je peux m'appuyer sur ce qui a été fait par d'autres. Autant, pour m'adresser aux enfants, je n'oserais parler que de ce que je connais très bien, parce qu'il ne faut leur dire que les choses les plus vraies possible, et pour en être capable, il faut être très bon sur son sujet. Cependant, le parti pris de nos livres est de ne les ancrer dans aucune culture. Il y a des problèmes qui sont les mêmes, entre cultures, non seulement dans la pauvreté, mais aussi pour les enfants des classes moyennes : bien qu'ils aient une vie très différente, certains problèmes vont faire écho à ceux rencontrés dans leur vie à eux. Par exemple, s'ils se sont sentis perdus à l'école, s'ils ont eu peur de quelqu'un... Ils peuvent se projeter dans certaines situations tout en voyant bien que c'est différent. Si ce pari est réussi, ça aura pour effet de générer non seulement une connaissance, mais peut-être, plus important encore, une forme d'empathie, qui peut être réutilisée pour analyser beaucoup de situations que les enfants rencontrent dans leur quotidien. Y compris la pauvreté en bas de chez eux.

C'était important d'aborder les problèmes de pauvreté en présentant des solutions ?

Les enfants sont prêts à entendre parler de tout : il ne faut pas essayer de les protéger d'une réalité, se dire qu'ils sont trop jeunes pour entendre parler de la pauvreté. De plus, qu'ils le veuillent ou non, ce sont eux qui vont se trouver devant la responsabilité de trouver des solutions à beaucoup de ces problèmes. Mais il faut le faire d'une manière où les problèmes sont réglés. Cela dit, il ne faut pas que ce soit présenté non plus comme des recettes miracles. Dans ces albums, on évoque juste une solution à un problème particulier, mais il reste des angles ouverts... Par ailleurs, cette démarche correspond assez étroitement à mon approche de la vie, en tout cas de ma vie professionnelle, qui est de diviser le problème de la pauvreté – qui pourrait nous écraser par son ampleur – en problèmes plus précis auxquels on peut s'attaquer de manière rigoureuse et trouver des solutions, puis éliminer celles qui ne marchent pas, multiplier celles qui marchent... Dans nos livres, c'est un petit monde complet, avec des interventions directes. Et ça aussi, ça reflète un peu ma vision de la politique avec un petit p. Il ne faut pas juste des grandes déclarations ou de l'aide. Il faut aussi tout un monde qui va mettre les choses en œuvre. J'appelle ça la plomberie de la politique.

Ces albums sont plutôt optimistes. C'est votre état d'esprit ?

Localement, oui ! Cela dit, en tant qu'économiste du développement, on pouvait se dire au moins jusqu'en 2019 que l'optimisme local se traduisait en énormes progrès globaux, car la vie des plus pauvres s'était quand même améliorée de manière spectaculaire depuis 1990, en partie grâce à une adoption un peu générale de cette approche problème par problème – via les Objectifs du millénaire pour le développement des Nations unies, puis les Objectifs de développement durable. Même dans des pays très pauvres où le PIB n'a pas vraiment augmenté, la qualité de la vie s'est transformée radicalement. Par exemple, la mortalité infantile a été divisée par deux depuis 1990. C'est un progrès énorme, plus fondamental que toute croissance économique. Donc c'était un optimisme dans l'ensemble plutôt bien fondé jusqu'en 2019. Avec quand même des nuages à l'horizon sur le changement climatique : car celui-ci va toucher les pays pauvres d'une manière complètement disproportionnée, alors qu'il est causé de manière tout aussi disproportionnée par ce qui se passe dans les pays riches. C'est vraiment une injustice fondamentale, qui risque de défaire certains de ces gains.

.../...

.../...

Est-ce qu'on travaille aujourd'hui sur la façon dont protéger les pays pauvres de ces impacts climatiques ?

Pour l'instant, on va plutôt dans le mauvais sens politiquement. Mais si ça change, il faut que l'argent soit bien utilisé, parce qu'il y a beaucoup de solutions qui empirent le problème. Par conséquent, il y a un genre de tension entre l'immédiat et l'avenir, que l'on évoque d'ailleurs dans un de nos prochains albums : on y retrouve le propriétaire terrien de l'album Neso et Najy, monsieur Magoo, qui n'a plus d'eau dans son puits. Il creuse donc plus profond : c'est une solution immédiate à son problème car il ne peut pas irriguer ses champs. Mais en creusant plus profond, il prend toute l'eau de la nappe phréatique, et du coup il n'y a plus d'eau pour le puits du village. C'est vraiment un exemple type du conflit présent/futur. Dans ce livre, on donne une solution qui est celle-ci : il ne faut pas faire pousser du riz là où il n'y a pas d'eau. Mais ce n'est pas évident, parce que le fermier a dans l'idée une représentation de l'abondance et que les acheteurs veulent du riz. Le millet, que les gens mangeaient autrefois et qui était plus adapté au climat, est considéré aujourd'hui comme un peu passéiste, alors qu'il faut revenir à ça... Un autre sujet qui n'apparaît pas dans ces livres, c'est l'air conditionné. D'un côté il sauve des vies — les gens ne meurent pas de chaleur aux États-Unis, même quand il fait très chaud —, mais il est lui-même une partie du problème.

par Isabelle Alvaresse
(Télérama – samedi 10 septembre 2022)

<https://www.telerama.fr>